

logue pas avec les reporters des feuilles anglaises, il noircit du papier à l'adresse de Bastid, le gigantesque député de Saint-Flour.

“ On a lu la lettre homérique du président du Conseil à cet Auvergnat inconnu qui porte un nom célèbre dans les départements du Midi. M. Duclerc espère que la Chambre sera bien sage et trouvera dans son sein “ l'instrument nécessaire ” pour sauvegarder la République.

“ Depuis hier, ce mot : *l'instrument nécessaire* a été fortement commenté dans les journaux. On s'est demandé ce que M. Duclerc entendait par un *instrument nécessaire*.

“ Les idées les plus étonnantes ont été émises à ce sujet. Personne ne peut dire au juste ce que signifie “ l'instrument nécessaire. ” Il a fallu en référer à M. Duclerc lui-même.

“ Plusieurs journalistes ministériels se sont rendus chez lui pour le prier de s'expliquer, afin que l'opinion publique sût à quoi s'en tenir.

“ M. Duclerc a très obligeamment fourni les renseignements qu'on lui demandait.

“ — Je vois la Chambre très malade, a-t-il dit, et par conséquent la République. Le Parlement a de l'inapétence, des troubles, des vapeurs, voire même des flatuosités. Et cependant, il y a un remède à ces maux. Ce remède est dans un usage régulier, modéré et bien conditionné de *l'instrument nécessaire* que vous savez.

“ — C'est justement sur cet instrument... ?

“ — Il n'y en a qu'un, à ma connaissance, a répondu M. Duclerc. C'est le seul instrument usité en médecine. Il est bénin et émollient. Si la Chambre consent seulement à se le laisser appliquer pendant le reste de la session, elle est sauvée.

“ — Mais cet instrument, a encore questionné l'un des assistants, cet instrument ?...

“ — C'est un clystère, a dit M. Duclerc, un simple clystère, je ne vous le cache pas. La Chambre a besoin de déterger... ”

“ — L'invention est admirable, a riposté un autre auditeur, mais la Chambre est une collectivité qui ne se traite pas comme un malade ordinaire. Comment ferez-vous pour lui appliquer “ l'instrument nécessaire ? ”

“ — Aussi, a dit M. Duclerc, je ne parlais qu'au figuré. Je n'ai pas la prétention de donner un vrai clystère à la Chambre. Il n'y en aurait pas d'assez puissant et il me faudrait une force d'impulsion que je n'ai pas. Non, j'ai dit et j'ai voulu dire que la Chambre souffrait de constipation et d'humeurs, et qu'elle devait recourir à “ l'instrument nécessaire ”... C'est-à-dire à moi... C'est moi “ l'instrument nécessaire. ”

“ — Ah ! c'est vous qui êtes... ”

“ — Je le suis... au moral bien entendu... J'ai le calibre nécessaire... l'abord avenant, la canule agréable. Je suis bénin, émollient et détersif. Que la Chambre me prenne et me garde le plus longtemps possible, ce qui est difficile, mais si elle y parvient—tout aussitôt son teint s'éclaircira, elle deviendra gaie au possible, et la matière sera louable.

“ Les journalistes se retirèrent édifiés, sachant enfin ce que M. Duclerc entendait par “ l'instrument nécessaire. ” Il est question en ce moment, dans les hautes sphères politiques de changer le titre de président du conseil en celui de “ grand irrigateur nécessaire du cabinet. ”

NOTES ET IMPRESSIONS

Avant de se jeter dans le péril, il faut le prévoir et le craindre, mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser.

FÉNÉLON.

* *

Un nain sur les épaules d'un géant voit plus loin que le géant lui-même.

D. STELLA, citée par BURTON.

* *

L'instruction des enfants est un métier où il faut savoir perdre du temps pour en gagner.

J. J. ROUSSEAU.

* *

Ce n'est pas un grand avantage d'avoir l'esprit vif, si on ne l'a juste : la perfection d'une pendule n'est pas d'aller vite, mais d'être réglée.

VAUVENARGUES.

* *

L'intelligence et la volonté sont rarement d'accord : de là le grand nombre de gens qui pensent bien et agissent mal.

KENT.

* *

Il y a des ménagements que l'esprit même et l'usage n'apprennent pas ; et, sans manquer à la plus parfaite politesse, on blesse souvent le cœur.

M^{ME} DE STAEL.

* *

Il est plus aisé d'être toujours sincère avec les autres qu'avec soi-même.

G.-M. VALTOUR.

DAVID TÉTU

ET

LES RAIDERS DE SAINT-ALBAN

ÉPISODE DE LA GUERRE AMÉRICAINE

1864-1865

(Suite)

XVI

On connaît maintenant les diverses phases de cette affaire de Saint-Alban, qui eut tant de retentissement au Canada et aux États-Unis. Ceux qui l'entreprirent voulaient se venger des fédéraux et exciter leur colère, en les frappant de terreur et en enlevant des capitaux considérables. Ils réussirent au delà de leurs espérances ; et, s'ils avaient trouvé au Canada la bienvenue qu'ils étaient en droit d'attendre, leur triomphe aurait été sans mélange.

Mais les persécutions dont ils furent l'objet furent comme l'ombre dans ce brillant tableau.

Toutefois leur sort aurait pu être encore plus à plaindre et ils dûrent s'estimer heureux d'en être quittes à si bon marché, en songeant aux supplices qui les attendaient s'ils eussent été livrés à leurs bourreaux.

Ce fait d'armes devint la cause d'une organisation plus effective de nos milices et des exercices militaires qui leur donnèrent de meilleures notions sur le métier de la guerre.

Le gouvernement canadien, craignant le renouvellement de pareilles attaques, et désirant calmer les esprits et se concilier la bienveillance des Américains du Nord, entretint, pendant assez longtemps, des troupes pour garder les frontières et faire respecter la neutralité canadienne.

Cette attitude était d'ailleurs devenue nécessaire, par suite des menaces et des projets des conspirateurs fédéraux, qui firent craindre, pendant quelque temps, des troubles sérieux avec nos voisins.

Heureusement que tous ces projets d'attaque n'eurent aucune suite et que nos braves volontaires n'eurent guère qu'à faire sentinelle sur nos frontières.

XVII

Il nous reste maintenant à raconter les incidents qui signalèrent la fuite des quatre *raiders* Collins, Scott, Bruce et Doty.

Comme on l'a vu, dans le cours de ce récit, le hasard des événements avait fractionné en trois bandes la troupe des *raiders*. La première était tombée à deux reprises entre les mains des agents du gouvernement et avait été traînée de tribunaux en tribunaux ; la seconde, plus habile dans ses mouvements ou mieux favorisée par le sort, avait échappé à toutes les perquisitions et avait retrouvé la liberté sur un sol plus hospitalier ; la troisième, qui ne se composait, comme nous venons de le dire, que de quatre *raiders* : Collins, Scott, Bruce et Doty, après avoir été saisie une première fois, avait réussi à trouver une retraite momentanée au centre même des recherches. Quelques amis de Montréal les abritèrent, pendant quelques jours, dans leurs maisons. Mais les *raiders* comprenaient bien qu'ils ne pouvaient rester si près du danger sans être découverts et ils songèrent à combiner un plan de fuite mieux conçu que celui de Bennett Young et de sa suite.

XVIII

Une nuit, pendant qu'une violente tempête de vent de nord-est enveloppait de tourbillons de neige la tête chenue du promontoire sur lequel est assise la ville de Québec et que, dans les rues désertes, les falots vacillaient, prêts à s'éteindre, sous les coups redoublés de la rafale, la tranquille lumière d'une lampe brillait seule dans une mansarde de la Basse-Ville.

L'heure était déjà très avancée. Minuit avait sonné et toutes les fenêtres illuminées des environs s'étaient peu à peu éteintes et enveloppées dans la même obscurité.

Au fond de l'étroit réduit qu'éclairait cette lampe solitaire, un homme veillait dans le silence. Assis devant une table chargée de paperasses, de cartes marines, d'instruments de mathématiques, étendus négligemment sur un plan de machine à vapeur à moitié achevé, il paraissait enseveli dans une profonde rêverie.

De temps en temps, les yeux fixés au plafond, il regardait un objet que lui seul était capable d'apercevoir. Car, doué d'une merveilleuse faculté imaginative, il l'évoquait dans son esprit et l'apercevait dans tous ses détails, avec une aussi vivante réalité que si cet objet eût été présent à sa vue. Puis, sortant tout à coup de cette contemplation, il se levait brusquement de son siège, circulait à grands pas autour de sa table, gesticulant avec vivacité, se parlant à lui-même d'un air inspiré et entrecoupant de longs silences les lambeaux à demi articulés de son discours.

A sa haute taille, à ses épaules légèrement voûtées et largement découpées, à sa démarche tout à la fois élas-

tique et ferme, à son abondante chevelure rayée de quelques rares fils d'argent, à l'exquise expression de douceur répandue sur ses traits et surtout dans son regard, on a reconnu le vaillant trappeur, l'intrépide canotier, le voyageur infatigable, que nous avons mis en scène au commencement de ce récit, en un mot : David Tétu.

Arrivé tard dans l'automne des parages du Golfe, il continuait, durant les heures de solitude et de loisirs que lui faisait l'hiver, ses études favorites et les travaux d'invention qui ne cessent de hanter son imagination.

A l'heure où nous le retrouvons, il était occupé au dernier perfectionnement de son navire-poisson, un de ses projets d'invention les plus longtemps et les plus amoureusement caressés.

Soudain il fut réveillé de ses rêveries par une secousse dont la violence fit craquer la toiture de sa mansarde. C'était le moment où la tempête sévissait dans toute sa fureur, faisant grincer les girouettes et les enseignes suspendues aux vitrines, siffler les fils télégraphiques et dispersant au vent les bardeaux de cèdre enlevés aux lucarnes vermoulues des maisons de la rue Saul-au-Matlot.

David se leva brusquement et déposant le compas qu'il avait à la main, il se dirigea vers l'unique fenêtre de sa chambre et se pencha sur la vitre pour jeter un coup d'œil dans la rue. Un fort coup de poing appuyé sur le cadre de l'ouverture fit tomber l'épaisse couche de neige qui recouvrait les vitres et l'aperçut, en bas, dans la rue longeant l'étroit trottoir voisin, un homme enveloppé dans un long capot de fourrures.

Arrivé en face, cet inconnu traversa la rue, et disparut avant que David put apercevoir de quel côté il se dirigeait. L'instant d'après, des pas assourdis se firent entendre dans l'escalier qui conduisait à la mansarde ; bientôt ils devinrent plus distincts et il parut évident qu'un individu se dirigeait vers la porte d'entrée.

Intrigué par cette visite à laquelle il ne s'attendait pas, à cette heure tardive de la nuit, David interrompit sa promenade circulaire autour de son étroit logis et prêta une oreille plus attentive. Sa porte s'ouvrit sans que l'étranger prit la peine de frapper.

— Comment vas-tu ? cousin, s'écria David avec son franc sourire, sa parole douce et sa bonhomie habituelle.

— Bien, je te remercie.

— Mais qu'est-ce qui t'amène à cette heure avancée de la nuit, ou plutôt de si bonne heure, car si l'on était en été, la barre du jour commencerait à paraître ? Tu es bien toujours le même, faisant du jour la nuit et de la nuit le jour !

— Tu as belle grâce de me le reprocher, repartit le visiteur. Passe encore si j'avais troublé tes rêves ; mais si tu rêves, tu me parais le faire à la manière des somnambules, ou plutôt tu songes à de nouvelles inventions. Qu'as-tu encore sur le chantier ? Quelle est cette nouvelle machine que tu dessines ? ajouta l'étranger en jetant un coup d'œil sur le plan étendu sur la table et fixé aux coins par quatre punaises de cuivre.

— Assieds-toi, ôte ton capot, et je m'en vais t'expliquer cela.

Ce disant, David, le compas à la main, se mit à lui indiquer les principales lignes du navire-poisson et à raconter par quel procédé ingénieux il allait lui imprimer un mouvement, mais un mouvement dont la rapidité allait opérer une révolution dans l'art nautique.

L'étranger, dont nous taisons le nom, déjà bien connu dans le monde canadien, et qui, plus tard, devait devenir l'un de nos hommes les plus célèbres, paraissait ne prêter qu'une oreille distraite aux savantes combinaisons de son interlocuteur. Son esprit était visiblement entraîné dans une toute autre direction.

Le curieux qui, en ce moment, aurait entre-bâillé la porte pour jeter un coup d'œil dans l'intérieur de la mansarde, n'aurait pu s'empêcher d'être captivé en apercevant la noble et majestueuse prestance du nouveau venu qui venait de se lever de son siège et se tenait, en ce moment, accoudé au manteau de l'humble cheminée, au-dessus de laquelle s'allongeait une énorme tête d'original empanachée de son gigantesque bois.

La lumière de la lampe répandait sur toute sa personne des reflets intenses et rougeâtres à la Rembrandt, qui, contrastant avec les ombres profondes qui l'entouraient, dessinaient ses traits en saillie, comme un bas-relief de grand maître. Un galbe puissant qui rappelait la statue d'Hercule Pharnèse, avec sa large poitrine, ses épaules superbes servant de base à une tête qu'un artiste aurait aimé à modeler, une taille qui paraissait pour le moins aussi grande que celle de son ami, des traits réguliers et vigoureusement accentués, un nez aquilin aux ailes gracieusement découpées, une bouche à la fois fine et ferme, dont la lèvre supérieure portait une abondante moustache, un menton proéminent, signe infailible d'énergie, comme savait en peindre Léonard de Vinci, un large front autour duquel une chevelure légèrement grisonnante dessinait des anses profondes : tel était le portrait de ce personnage. Mais ce qui attirait surtout l'attention, lorsqu'on le regardait attentivement, c'était son œil de lynx qui brillait comme une escarboucle ou comme des éclairs phosphorescents sous leurs arcades saillantes ornées d'épais sourcils. Au repos, cet œil étincelant avait des rayons